

Patrick
et la Cintas

Vieja



RAL, M

Cahiers de la **R**evue d'**A**rt et de **L**ittérature, **M**usique

Le chasseur abstrait éditeur

Aliène du temps, roman

- . Carabin Carabas
- . Rendez-vous des fées
- . Coq à l'âne Cocaïne
- . Les baigneurs de Cézanne
- . Le sylphe

Tractatus ologicus, romans

Première trilogie

- . Emori Nolo
- . Memento mori
- . Combat contre le père

Deuxième trilogie

Troisième trilogie

Cancionero español, poème

- . Chanson d'Ochoa
- . Chanson d'Omero

Livre des lectures documentées, essai

- . La nuit battue à mort
- . Le coup de dés de Mallarmé, pierre d'angle
- . Discours aux carabins
- . Cosmogonies
- . Cosmologies

Coulures de l'expérience, autobiographie

- . Chants de l'oiseau aux oiseaux
- . Kateb
- . Sonnets
- . Portable

alba serena, oeuvre de jeunesse

- . Fragments d'une conversation sans personnages
- . Chant d'amour passé le temps d'aimer à aimer
- . Chants de désespoir avec les instruments de la douleur
- . Odes, odes, en finir avec ce livre encore possible
- . B.A. boxon
- . Bortek

Interprétation d'un nain

Mais pourquoi veux-tu que je reconstitue le passé ?

Qui a dit que je n'ai plus de mémoire ? Que je souffre d'une maladie qui est une espèce d'absence de mémoire ? Que je ne souffre pas comme on souffre de l'arrachement d'un pied ou de l'écarquillement exagéré des yeux de chaque côté du regard que je décerne à la vie sans mémoire qui m'accueille ce matin ?

Tu regardais leur plafond et tu redescendais le long de leur mur jusqu'au bas de la porte où ton ombre devenait gigantesque parce que la lumière était rasante.

La porte s'est ouverte. Je n'ai pas regardé tout de suite — de quel côté y avait-il le plus de lumière ? Le couloir se vidait comme un verre renversé et je buvais des pas, des croisements, des éloignements. Je buvais ce qu'on me donnait à boire, par exemple ton corps que je voulais haïr parce que je n'avais plus de mémoire. Quelle était la raison de cette haine ? Je ne te connaissais pas faute de te reconnaître. Mais tu savais tout de moi. Mais ce n'était pas la raison. Peu importait ce que tu savais. J'en savais plus que toi de toute façon malgré l'absence de mémoire, malgré la maladie qui avait tout ruiné.

Ma pensée est intacte. Inexprimée mais intacte. C'est cette

Antoine à Paris

Paris verdoyait. Antoine revenait sur les lieux. Sur la route, un autre vagabond lui avait demandé de quel côté il s'était battu. Antoine n'avait pas répondu. Ils avaient fait un bout de chemin ensemble et ils s'étaient séparés parce que l'autre ne voulait pas entrer dans Paris. C'était deux vieillards écrasés de souvenirs. Pendant ces quelques jours de vie commune, Antoine avait soupçonné l'autre de vouloir le voler. N'avait-il pas tué lui-même, le plus souvent par envie ? Il possédait de bons souliers et un manteau qui avait conservé ses boutons. Il le portait roulé sur son épaule, le tenant par un des bouts de la ficelle. L'autre reluquait ces possessions, mais peut-être seulement en nostalgique d'un bonheur passé. Antoine nettoyait ses souliers avec une poignée d'herbe arrachée au talus. Les gendarmes ne les avaient inquiétés qu'une seule fois, aux alentours d'un village coquet dont la cloche sonnait. C'était un dimanche de communion ou un samedi de noces, un vendredi saint, un mercredi des cendres. Antoine avait évoqué le lointain horizon d'où il venait. Un des gendarmes en rêvait justement. Cette confession le rendait moins dangereux. Antoine parla de la chance qu'il faut avoir, en même temps il caressait la joue du cheval. On ne leur demanda pas de quel côté ils s'étaient battus, ni même s'ils s'étaient battus. Ils avaient regardé



aliène du temps

ou

Tous autant que nous sommes

Un gros roman de 5 tomes et beaucoup de volumes.

C'est une saga, mais dans le bon sens du terme : il ne s'agit jamais de rendre compte d'une histoire des familles ni des nations.

roman



Des personnages envahissent
un univers de récits avec ce
que cela comporte de vérité, de
mensonge et surtout d'illusion.
C'est une peinture d'un monde
dont nous sommes les proies
faciles. Rien au fond ne peut
arrêter ou interdire ce flux
romanesque qui nous déchaîne
autant dans la lecture que dans
l'écriture, tous autant que nous
sommes.

Plaisir de conter, certes, mais
aussi littérature ardente à plaisir.

Carabin carabas

Rendez-vous des fées

Coq à l'âne Cocaïne

Les baigneurs de Cézanne

Le sylphe

les deux gendarmes s'éloigner au pas, continuant la conversation sans les vagabonds, l'un d'eux parlait plus que l'autre, il avait un oncle en Amérique ou en Afrique, il ne se rappelait plus, l'Asie peut-être, les îles, les pôles, peu importait puisqu'il en savait assez pour désirer encore. L'autre vagabond n'avait jamais prononcé le mot désir. Il commençait à faire nuit. On avait eu chaud toute la journée. Les poches étaient pleines de fruits volés. Chacun mangea de son côté.

— Ainsi tu vas à Paris, dit l'autre vagabond.

Antoine voulait revenir sur les lieux, mais les bombardements avaient-ils épargné cette rue propice aux rencontres ? Il se souvenait de la broussaille des murs, une vache paissait dans un pré, une fille s'enfuyait en riant, le bonheur le tirait comme une maladie. Antoine avait cet air triste des vieux qui songent encore à tout recommencer. Drôle de manière de ressusciter les victimes qu'il avait terrorisées avant de les achever. La rupture de ces cous raisonnait encore. La viande traversée. Le jet de sang. La chute, les hasards de la chute. Ces tableaux le condamnaient à mourir sur le bord de la route. Il passait son chemin quand une odeur annonçait une dépouille. Un chien peut-être. Il n'avait volé des cadavres que sur un champ de bataille. Beau butin qu'il avait dépensé en plaisirs. On ne possède pas le plaisir. On ne l'acquiert par aucun des moyens préconisés par le Code civil. Il faut codifier le plaisir. Mais la leçon n'avait pas porté ses fruits, sans doute parce qu'il n'acceptait pas qu'un semblable se prêtât à ce jeu. Il était maintenant trop vieux. Il préférait la nostalgie. Il avait pensé à elle pendant tout le printemps. La mer rugissait sous lui. Il habitait dans la roche avec les oiseaux. Il avait oublié l'hiver. Les goélettes cinglaient vers l'Afrique toute proche. Il voyait les marins dans la lunette. La lunette était un des objets que l'autre vagabond pouvait lui envier. Les gendarmes auraient confisqué cet

haine qui m'en assure. Je te hais donc je pense.

Quel soulagement !

Ils m'ont tous parlé de ma mémoire. Ils m'ont tous parlé de quelque chose qui n'existe plus en moi. Comment voulez-vous que je sache si c'est la mémoire ou la main d'ma soeur !

Qu'est-ce que c'est une année ! Ce que ma mémoire a vécu, l'ai-je moi-même vécu et si je l'ai vécu, qu'est-ce que ça change ?

Tu t'appelles Pierre, Paul, Jean, Jean, Naej, tu es homme, cheval, homme-cheval, chevalome, femme-cheval, cheval-femme, homme-femme. Ton nom, c'est à l'envers qu'il existe maintenant. C'est pour ça que je l'ai inventée, cette histoire invraisemblable, pour qu'elle me serve de mémoire et que vous arrêtiez d'agir sur ma peau, pour que ma mémoire soit la bonne et que j'en sois persuadé.

Mettons que ma mémoire existe, qu'elle existe comme vous voulez, c'est-à-dire comme elle existe ou qu'elle n'existe pas comme je l'écris, ce qui la réveille quelquefois pour agiter de la pensée en moi. Mettons que vous ayez raison d'insister parce que la vérité est scientifique et que le mensonge est littéraire. Mettons aussi que je n'ai pas tout à fait tort d'écrire un roman.

Je te hais. Je t'aimerais si j'avais de la mémoire mais je n'en ai pas. Mon sexe réclame de la haine. Je t'en donne. Reçois-la comme le témoignage de mon existence.

Ce qui courait au plafond, mes yeux le voyaient et tes cheveux tentaient de m'aveugler. C'est pourquoi je t'ai suspendue au plafond.

La marionnette tictaque comme une horloge. Sa jambe unique fait le pendule et ses bras les aiguilles. J'enfonce mes doigts dans l'heure de son regard. Elle crie pour me réveiller mais je m'accroche au dernier rêve et je déchire ses images une à une.

Qu'est-il donc arrivé à ma mémoire ? Est-il important de se

poser la question ? On me dit que oui, que c'est important, qu'on ne peut pas vivre longtemps sans mémoire et je ne réponds rien pour soutenir le contraire. Peut-être qu'il n'y a pas de contraire. Peut-être que le contraire n'est pas le contraire, que c'est quelque chose de différent qu'ils ne peuvent par conséquent pas entendre. Peut-être que la question est ailleurs et que ce ne sont pas eux qui la posent.

Il faut écrire les romans avec les mots. Je ne me souviens pas d'autre chose et je t'écris avec le mot « haine ».

Je n'ai pas parlé de cette haine qui voudrait être le contraire de l'amour pour prouver qu'on n'aime vraiment pas ce que qu'on a choisi de haïr.

J'ai choisi la haine qui ne se réfère pas à l'amour, la haine au réveil définitif qui agite ma mémoire, ma mémoire en forme de trou de mémoire, ma mémoire qui ne se souvient de rien sauf de la haine que je te dois.

Mais, moins de lyrisme, voyons !

outil inexplicable autrement que par un épisode de l'aventure du passé. Il avait regardé les sommets du Massif central exactement comme il avait cherché sa voie entre la surface et l'horizon. Il y avait d'autres tentations. Il connaissait cette géométrie. Il comprenait encore clairement qu'on pût réduire le monde au cercle et au triangle mais il n'avait plus la force de calculer ces distances. C'était l'été et il arrivait à Paris. Il n'y demeurerait pas longtemps. Il n'avait pas rencontré d'Allemands. Il s'attendait à les trouver beaux, définitivement beaux, mais c'était là une pensée secrète, il n'en confia pas la saveur crispée au compagnon de voyage qui allait ailleurs, peut-être plus loin, plus précisément, plus savamment. Cet autre était un égoïste qui pouvait raconter dans le détail le moindre de ces enrichissements que sa pauvreté particulière lui promettait dans un temps beaucoup moins chargé de circonstances. Beau bavard à la bouche édentée, fumeur d'herbes rares si l'occasion se présentait, il n'avait tué qu'une seule fois, par accident, la justice avait reconnu son innocence pénale et l'avait condamné à se séparer devant notaire du peu de bien qu'il possédait, dont la moitié avait été acquise par ses propres efforts, des efforts d'ouvrier qui multiplie les heures quand le bourgeois se contente d'en fixer le prix. Les demeures le fascinaient, non pas les palais et les cours, il aimait les toilettes, les parfums, cette débauche de fleurs et de beaux visages, on le rencontrait dans les rues interdites où il prétendait être porteur d'un message, les cerbères exigeant qu'il frappât à la porte en leur présence, le bourgeois écarquillait ses yeux de poisson et lui demandait son nom, il n'y avait pas de colère dans ce regard, peut-être de la curiosité, comment expliquer cette attente sur le seuil, un des chiens avait planté ses griffes dans ce cou fragile. Mais cela n'était peut-être arrivé qu'une fois, une fois eût suffi à l'humilier pour toujours. Il revoyait un visage d'enfant, fille ou garçon ? Un domestique

carabin

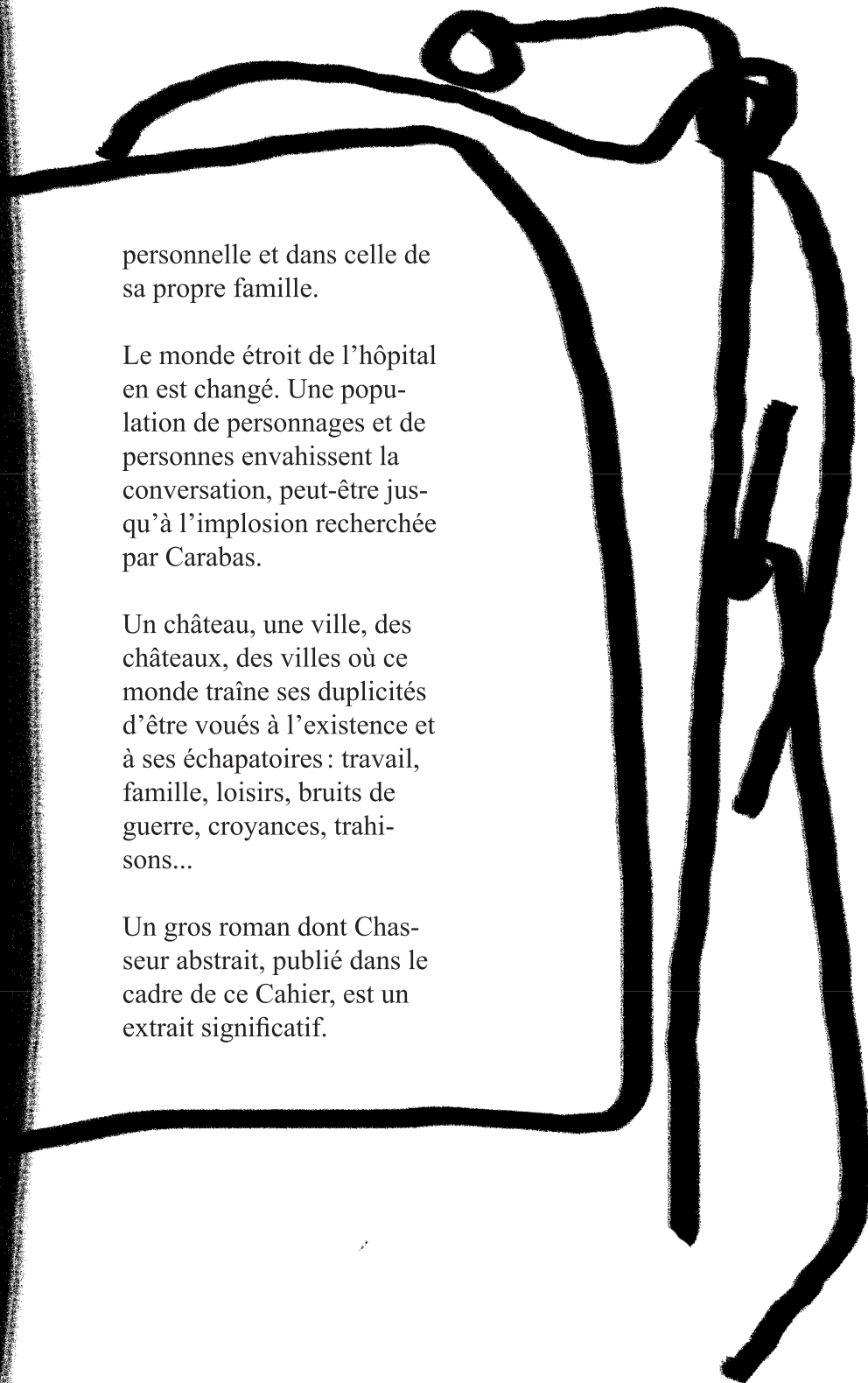
carabas



Un ou une malade s'entretient avec son médecin.

Long dialogue rempli de récit et de moments d'attente.

Carabas écrit et parle, homme ou femme, peu importe. Carabin semble manipuler cet ensemble romanesque que le hasard de l'exercice de la psychiatrie met sur son chemin. Mais le récit de Carabas entre dans le sien, dans sa vie privée, dans son histoire



personnelle et dans celle de sa propre famille.

Le monde étroit de l'hôpital en est changé. Une population de personnages et de personnes envahissent la conversation, peut-être jusqu'à l'implosion recherchée par Carabas.

Un château, une ville, des châteaux, des villes où ce monde traîne ses duplicités d'être voués à l'existence et à ses échappatoires : travail, famille, loisirs, bruits de guerre, croyances, trahisons...

Un gros roman dont Chasseur abstrait, publié dans le cadre de ce Cahier, est un extrait significatif.

s'amusait de la scène, montrant des dents de carnassier. De quoi les bourgeois nourrissaient-ils leurs enfants ? Le chemin de l'usine était un sentier où mouraient des mendiants. Dans le fossé courait cette substance d'eau. Le talus était fleuri. La pente était couverte de fougères. En haut, le mur gris des cours, horizontale soignée sur quoi reposaient des toitures somptueuses et un ciel prometteur. La chanson disait : je veux rêver... Il courait après des filles bruyantes. Une espèce de bonheur l'envahissait. Sous les pieds, le sol vibrait doucement. La seule fumée provenait d'une machine à vapeur. Une courroie battait follement dans l'air. Un nègre alimentait la chaudière, vieux nègre solitaire dont les masturbations attiraient un public de connaisseurs. Des têtes hirsutes chamarraient la clôture de la mesure qu'il habitait en fantôme des antipodes. Sa longue queue était celle d'un Priape eunuque. Il sacrifiait des tourterelles sur une pierre grise qui ressemblait à son masque et s'y ajustait parfaitement. Sa nudité se blessait sciemment sur les couteaux de l'idole polychrome. Un feu créait des trous d'ombre dans cet infini. Quelles passions l'agitaient ? Une brassée d'herbe fraîchement coupée étouffait ce brasier et produisait cette colonne de fumée qui rappelait un personnage. Il se passait quelque chose entre l'homme et l'animal, et quelque chose encore entre l'animal et la nuit. Sinon il conduisait sa chaudière en ouvrier zélé. On s'attendait à une négligence. Un enfant poussait la brouette, quelquefois le même, le plus souvent un autre, avec quelle facilité devaient-ils se ressembler ? À l'intérieur des ciseaux formaient l'aubier durci par le temps. Des femmes peinturluraient, conscientes de leur importance. Des enfants glissaient dans la machinerie. Le matin ils avaient soigné les chevaux. Ce soir, ils iraient chercher l'eau du puits. La nuit, leur cœur battrait la chamade et les réveillerait. L'autre avait vécu ce bonheur. Il s'en vantait. Le malheur c'est plutôt de la malchance. Un

Cinq heures du matin, l'hiver. Je sais (donc je me souviens) que c'est l'hiver parce que la fenêtre me le rappelle (je n'ai pas tout oublié: j'aurais pu). L'hiver fait l'important au pied du lit, les deux pieds dans d'immenses pantoufles qui ont couru dans la neige.

Dehors il neige. Je sais que c'est la neige. Je me souviens du mot neige. Le plafond me rappelle la neige. J'avais cinq ans et je mangeais la neige pour me faire mal aux dents et ma petite copine m'imitait mais elle avait mal aux oreilles et j'ai mordu le bout de ses doigts pour lui faire cracher la vérité. Enfant cruel !

La vérité, tu la cracheras. La lumière partagera ton front immense et un sillon de feu s'ouvrira sur ton crâne, t'arrachant des cris formidables. Et je verrai ta pensée en forme de femme, ta pensée avec un sexe de femme et le désir de le posséder comme il faut et tu cracheras ce que ta bouche t'inspirera. On ne sait jamais ce que ça veut dire, ce qui c'est passé entre le premier mot et le dernier, mais tu auras donné un sexe à la mémoire, ce qui est une façon originale de se tirer d'affaire.

J'ouvre les yeux littéralement. Je me remplis de plafond et puis je redescends le long du mur. Je croise le rideau. Je fais de la lumière. Je rencontre mon corps. Je cherche ma pensée. Elle se cache. Je vois un trou. C'est ma mémoire. Est-ce que je me demande: qu'est-ce qui s'est passé ? Non, je ne me demande pas ce qui s'est passé. J'aurais dû ? Ah ! pardon, mais je dois dire la vérité, je n'ai pas interrogé ma mémoire, j'étais seulement inquiet de voir mon corps à la place de ma pensée et ma pensée nulle part.

Où est ma pensée ? Est-ce que je pense quand j'y pense ? J'ai deviné dans mon regard étonné que j'allais écrire un roman métaphysique. Il n'y avait effectivement aucune mémoire pour m'empêcher de penser — seulement, voilà, je ne trouve pas ma pensée, bordel de dieu ! m'exclamai-je admettant immédiatement l'exis-

tence de dieu, bordel de dieu ! répétais-je pour m'en assurer. Je suis un corps capable de tout et pourtant je ne suis rien. Qu'est-il arrivé à ma pensée ?

Il neigeait maintenant. Je me souviens. Je voyais l'hiver dans l'écran de la fenêtre. J'éteignais la fenêtre en fermant les yeux et l'hiver me tendait une main glaciale, s'insinuant entre les glaçons de ma pensée. Un être inconsiderément volumineux que je pris pour un homme agitait ses pantoufles au pied du lit et la neige voulait devenir de l'eau et elle y réussissait et comme je l'interrogeais sur la nécessité de mettre un nom sur chaque chose, ce qui est bien pratique pour un écrivain, il me répondit qu'il avait vu une hirondelle mais qu'il ne fallait pas s'y fier.

Il fallait que je pense quelque chose. Je concentrai mon attention sur ce qu'il disait des hirondelles et du printemps et de la femme qui le faisait rêver, c'est-à-dire qu'elle hantait sa mémoire tandis que de la mienne, elle s'absentait tout simplement parce qu'elle n'avait jamais existé !

Mais rien ne se cristallisa. Je vis bien les branches dépeuplées qu'on aurait voulues vivantes d'oiseaux mais les arbres n'avaient pas de noms — tu connaissais tous les arbres de la forêt ! ce n'est pas possible que ça puisse exister !

— Et pourtant, ça existe, dis-je pour le faire rire. Mais il ne rit pas, secouant ses énormes pantoufles. Mais c'était peut-être un chien et je lui caressai la tête en murmurant son nom et je crus qu'il était un arbre et que j'avais réussi là où tout le monde croyait que j'avais échoué et je me juchai sur sa plus haute branche et comme c'était un arbre de grande taille, ma tête toucha le plafond et je me mis à rire en pensant que c'était quand même très bon de me souvenir de quelque chose.

C'était ma première pensée et je le lui dis. Il me dit : je ne suis pas un arbre. Et il avait l'air complètement désolé mais je me

accident comme disent les juges. Ce qui innocente, laissant l'autre sur sa faim. Il conservait une copie du jugement. Magie des mots écrits par l'autre. Il s'émerveillait de ne pas pouvoir lire autre chose que son nom et celui de l'endroit où il était venu au monde. Antoine avait pris connaissance de cette infamie. La colère l'étreignait. Il savait que c'était sous l'effet de l'espoir. Il se sentait humilié par cette cohérence. Quelle différence y a-t-il entre l'infini du périmètre et celui de la droite qui rejoint les étoiles ? Justement il dormait dessous, attentif au soubresaut de l'autre qui ne dormait jamais sous un arbre. La nuit l'hallucinait. Il commençait des histoires. Elles s'achevaient avec le personnage, sans queue ni tête, ironisait-il. Le monde voulait changer autour de lui. Il n'avait pas choisi son camp. L'autre avait des préférences mais il reconnaissait des nécessités. Il eût sans doute été important de ne plus se sentir traqué. Le lendemain, ce n'est plus retrouver l'autre, c'est se chercher encore, se voir au hasard des miroirs. Il regardait les étoiles à travers le feuillage. L'année avait commencé par un dimanche. Ensuite il avait perdu le compte des jours. Il dormait dans son manteau. La rosée le réveillait. L'autre finissait un rêve agité de coups de pied dans l'air, une toux torrentielle le libérait de l'étouffement, et il se mettait à sourire, laps de bonheur filant entre les doigts, bonheur liquide des pauvres, lits de fortune, berges stridentes. Ils s'étaient rencontrés sur un banc, comme tous les personnages dont le roman commence. Ils avaient d'abord parlé des femmes, l'un se référant à la virginité, l'autre au plaisir. Une rivière coulait devant eux. C'était tôt le matin et ils avaient dormi sous des ponts différents. La pluie les avait réveillés. Une péniche dérivait. Ils avaient pensé à cette marchandise, ces tonnes, ces mètres cubes. L'un vit la locomotive passer sur le pont, crachant une fumée noire dans l'averse oblique. L'autre voyait des fardiens blancs et identiques. La même péniche lançait des signaux vers



rendez-vous des fées

Et si tous ces personnages que nous inventons pour les besoins de la cause, pour faciliter les chemins du roman, – si tous ces personnages avait existé dans un passé qui revient pour imposer ses traces d'explications ?

Les fées ont habité notre XIXe siècle: toutes les technologies qui fondent notre existence actuelle y sont nées en substance.

C'est cette substance narrative qui fonde les histoires croisées de ces personnages annonceurs de ce qu'on vient de lire dans Carabin Carabas.



Le récit de Carabas se complète dans une imagination centrée sur la découverte et non pas sur l'invention.

Rappelons que ce qui est découvert est déduit alors que ce qui est inventé était caché, comme un trésor par exemple.

l'écluse. Antoine s'étira. Il n'y avait personne d'autre sous le pont. Un égout glougloutait. Il y avait de petits animaux dans l'herbe. À quoi s'affairaient-ils ? L'eau ruisselait sur le quai. Antoine patagea un moment. De quel rêve se réveillait-il ? Il souffrait. La péniche passa, étrangement inhabitée et solitaire. Il ne voyait pas les chevaux sur l'autre berge. L'eau clapotait doucement. Un peu d'herbe poussait dans la pierre. Il ajusta son chapeau et sortit sous la pluie. Le sentier était glissant. Il s'accrocha à des feuillages. Ses forces le quittaient. Il mangeait tous les jours mais il marchait aussi beaucoup pour s'éloigner des lieux où il volait. La lunette le distraiyait. Il ne possédait plus de livres et n'avait plus de quoi écrire. La pluie le harcelait maintenant. Il arriva sur la butte. La rue était déserte. Les réverbères étaient encore allumés. Il entra sous un porche. La porte était condamnée par des planches. Il connaissait des endroits accueillants mais il ne revenait jamais sur ses pas. L'autre lui demanderait s'il n'avait pas plutôt l'impression de tourner en rond. Et pour la première fois, ils parleraient de l'infini, l'un optant pour le temps, l'autre pour la ligne droite. La pluie cesserait à un moment précis de son angoisse. Une voiture passa en trombe. Le cocher grimaçait. Antoine eut le temps d'apercevoir un beau visage, femme ou enfant, et il se remit à rêver. Un rayon de soleil l'étonna. L'autre était déjà assis sur le banc. Il le rejoignit. Ils échangèrent un salut maussade. Antoine étendit son manteau sur l'herbe. L'autre grignotait un quignon. Ce n'était pas un voleur. Il mendiait. Il reconnut un voleur dans la personne d'Antoine. Il souhaita être ailleurs, puis il eut l'impression de se tromper et se reprocha tout haut de toujours juger trop vite, trop tôt, trop court. Ce monologue dura presque une minute. Antoine s'était penché pour écouter. L'autre aperçut l'étui de cuir pendu au cou d'Antoine. Qu'est-ce que c'est ? Il voulait dire : comment expliquer la présence de cet objet ? Antoine se

fichais pas mal qu'il soit un arbre ou qu'il ne soit pas un arbre. J'avais eu une pensée digne de mon désir et j'en avais éprouvé un intense plaisir.

Maintenant, il ressemblait à une flaque d'eau, il ne parlait plus, il ne bougeait plus, il reflétait la fenêtre et l'hiver, et je lui parlai encore dans l'espoir d'avoir une pensée mais cette eau n'était qu'un souvenir et je vis bien que je ne pouvais pas cultiver ma pensée dans cette mémoire.

Ils m'ont nourri. J'ai mangé sans poser de question. Je voulais savoir si j'étais un homme et si je pouvais aimer les femmes, mais je ne dis rien de ce qui allait sans doute devenir une pensée importante. Il y avait un poisson dans mon assiette ou une assiette dans mon poisson, je ne sais plus qui j'ai mangé, de l'assiette ou du poisson, mais en tout cas je l'ai mangé et ils ont mis une pomme dans le poisson, elle avait l'air d'une assiette, j'y ai goûté du bout des lèvres, elle avait un goût de poisson, j'ai exigé qu'on me change l'assiette et au lieu de la changer pour une autre assiette, ils m'ont apporté un verre d'eau et j'ai joué avec ses reflets et je les ai multipliés par deux, puis par trois et j'approchai alors d'une pensée, elle s'annonçait par tintements. Les reflets se tortillaient. J'en écrasai un qui s'éteignit. J'étais cruel de nature. Voilà ce que je pensais et je vidai le verre dans la pomme pour montrer que j'avais compris que ce n'était pas la peine de jouer au malin avec moi, que je savais faire la différence entre un poisson et un verre d'eau pourvu qu'il y en ait une, ce qui n'était évidemment pas le cas puisque l'un et l'autre signifiaient la même chose. Je mis cette chose dans ma bouche et elle me nourrit parfaitement, ce qui démontrait que j'avais raison. Aussi, ils approuvèrent et ils me conseillèrent de dormir, ce dont je n'avais pas vraiment envie. Le rideau s'étala sur l'hiver et j'ouvris la bouche pour crier tandis que le sommeil me sciait.

Le rapport du médecin indiquait que j'avais perdu la mémoire suite à la chute accidentelle que j'avais prodigieusement effectuée de l'étage où je me livrais à l'amour des femmes au salon où je lisais tous les livres. Comme il était question d'un traitement dont le but avoué était de me guérir (comme si j'étais malade), je raturai sauvagement le nom de l'impertinent, lui substituant quelques remarques acerbes sur la nécessité absolue de s'occuper de ma pensée et non d'une mémoire dont je n'avais que faire.

— De la mémoire, dis-je, il m'en reste assez bien que je ne sois pas capable de me nommer. Qu'on m'apporte un de mes livres. J'en mangerai la couverture, ce qui suffira je crois à graver mon nom dans ce qui me reste de mémoire.

— De la mémoire, dit le médecin, il vous en reste mais ce n'est pas une raison pour vous moquer de tout le monde. Si vous continuez comme ça, il ne vous restera plus un seul ami pour vous aider à recouvrer la santé, la santé bordel ! c'est l'essentiel.

— Bordel toi-même, espèce de vieil instrument ! Je ne veux pas que tu m'instrumentes. Je veux m'instrumenter tout seul, ce qui n'est pas la même chose, bordel !

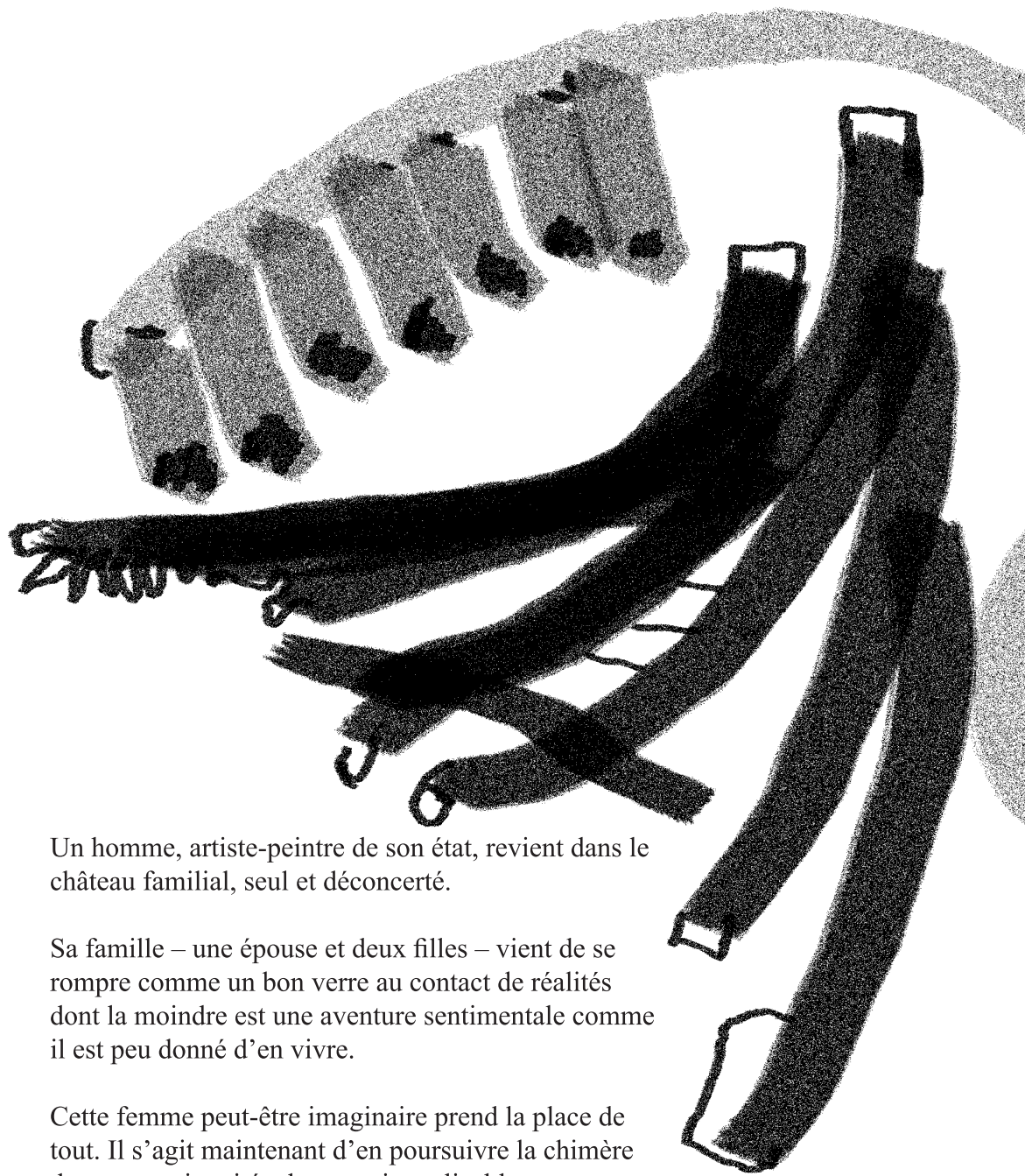
— Je ferai mon métier, bordel de bordel ! Et ce n'est pas un écrivain qui m'en empêchera. Je vais vous montrer de quel bois je me chauffe quand je me chauffe, bordel !

— Si vous me touchez, je saute par la fenêtre. Je me fais un suicide à moi tout seul, bordel ! ce sera le seul souvenir que vous aurez de moi !

— Ne soyez pas stupide maintenant, bordel ! fermez cette fenêtre. Il fait un froid de canard. Vous allez attraper froid. Ce n'est pas bon pour la mémoire, ce froid qui vous asticote la tête, bordel !

— Ce n'est pas ma tête que je déshabille. Allons l'hiver ! (C'est comme ça que je me mettais à appeler mon père maintenant qu'il

redressa. Il retrouva d'un coup le sel des embruns sur le roof d'une goélette. L'océan imposait une tranquillité de temple. Des mouettes jacassaient dans les vergues. Il observait une île. Il y avait des barques retournées sur le sable, comme des coquillages. Un treuil cliquetait. Sous une bâche, on buvait. Des femmes guignaient. On ne voyait pas d'enfants. Sur la plage, un feu achevait de fumer. Les maisons descendaient sur la roche qui affleurait de chaque côté de la baie. La terre s'élevait d'un coup, presque verticale, couverte d'arbres, une seule toiture émergeait de cette masse qui touchait le ciel, et sa cheminée fumait toute l'année, Antoine était témoin de cette vigilance, pendant un an il avait travaillé à débarrasser les coques d'un monde de coquillages et d'algues où le sel formait quelquefois d'étranges cristaux qu'il collectionnait. De ce séjour lointain, il avait conservé les saveurs émoussées de la monotonie. Une femme habitait au fond de ce puits de mémoire. Il en avait oublié le visage. Elle agissait encore sur lui, inutile confiance, l'autre ne comprenait pas l'angoisse ou bien il ne croyait pas à l'existence des fantômes. Il regarda cet autre. Plus petit que lui, et plus solide sur ses jambes, il avait aussi des mains puissantes, étrangement propres, toujours occupées, par exemple en ce moment il mangeait, ne partageant pas, il était prêt à s'enfuir en compagnie de son quignon. Antoine ne l'aurait pas poursuivi. Antoine ne courait pas. Il préférait une marche obstinée. Il y avait une tache sur son front, au-dessus de l'œil droit, il en caressait la surface veloutée avec la pulpe du pouce. Tout en parlant. Il adorait parler. Il parlait même seul. Cette nuit il avait parlé avec les petits animaux qui bougeaient sous l'herbe. C'était peut-être le vent. La mémoire se recroquevillait comme un cloporte. Un kyste avait poussé sur l'os malaire. Autre caresse, mais cette fois à travers l'existence de la peau. Il commençait à méditer avec le soleil couchant. Il venait à peine de se lever. Les deux hommes se



Un homme, artiste-peintre de son état, revient dans le château familial, seul et déconcerté.

Sa famille – une épouse et deux filles – vient de se rompre comme un bon verre au contact de réalités dont la moindre est une aventure sentimentale comme il est peu donné d'en vivre.

Cette femme peut-être imaginaire prend la place de tout. Il s'agit maintenant d'en poursuivre la chimère dans une nuit agitée de peurs inexplicables – comme le sont toutes les peurs qui créent l'évènement.

Mais l'épouse et les filles arrivent sur ces entrefaits.

coq à l'âne
cocaïne



à cette occasion sont parus:

- **Dix mille milliards de cités pour rien**

Patrick Cintas
collection Djinns - roman

- **Gisèle**

Patrick Cintas
collection Djinns - théâtre

- **Cosmogonies**

Patrick Cintas
collection Djinns - essai

- **Ode à Cézanne**

Patrick Cintas
collection Djinns - poésie

- **Chasseur abstrait**

Patrick Cintas
collection Djinns - roman

où les trouver:

à la boutique:

www.lechasseurabstrait.com/chasseur/

par courrier:

Le chasseur abstrait éditeur
12, rue du docteur Sérié - 09270 Mazères

par téléphone:

05 61 60 28 50
06 74 29 85 79

par fax:

05 67 80 79 59

Cahiers de la **R**evue d'**A**rt et de **L**ittérature, **M**usique n°5

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

Tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

Fax: 05 67 80 79 59

www.lechasseurabstrait.com

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-026-4

EAN: 9782355540264

Dépôt Légal: octobre 2007

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait éditeur

achevé d'imprimer le 11 octobre 2007

25 €

Copyrights:

© 2007 Le chasseur abstrait éditeur

© 2007 à leurs auteurs respectifs

Au printemps, à Garrucha, et dans les environs (Mojácar, Vera), on célèbre El día de la Vieja, le jour de la Vieille. Tout le monde se rend sur la plage. On y installe la paella et la barbacoa. Le jour de la Vieille est l'occasion de manger de la viande après le jeûne de Carême. Et les enfants fabriquent la Vieja autour d'un roseau avec du papier et des rubans. La Vieja est remplie de bonbons et autres douceurs. Les enfants lui jettent des cailloux et récupèrent les bonbons. Enfin, on lui met le feu.

Cette tradition fait l'objet de plusieurs interprétations. La Vieja, c'est la sorcière (il y en eut beaucoup à Mojácar). Elle représente aussi les choses passées dont on ne veut plus. En la brûlant une fois par an, on affirme ne plus vouloir ces choses: la faim, la pauvreté, la douleur, l'émigration, etc. On prétend aussi se débarrasser de ce qui ne sert plus. On est heureux, tout simplement, d'avoir vécu une année de plus. Le feu est aussi un avertissement aux puissances du mal et la bienvenue au printemps qui promet.

Patrick Cintas place ce Cahier dans le fil de cette tradition populaire. Le Cahier lui-même présente son chantier littéraire, soigneusement dessiné et présenté, pris entre deux petits romans qu'il suffit de comparer pour en tirer les conclusions. Le Cahier est accompagné de quelques publications:

- Deux romans: *Dix mille milliards de cités pour rien*, aventure d'un couple dans l'espace. Et *Chasseur abstrait*, personnages autour d'un suicide d'écrivain.
- Un essai sur le roman: *Cosmogonies*.
- Une pièce de théâtre: *Gisèle*.
- Une *Ode à Cézanne*.

Prix: 25 €



9 782355 154026 4

ISSN: 1958-752X